Nouvelles du XVIIIe siècle. Textes choisis, présentés et annotés par Henri Coulet. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Éditions Gallimard, 2002. lxi + 1551pp. 59,90. ISBN 2-07-011405-8.

La dernière décennie, on a vu se multiplier les éditions d'œuvres du XVIIIe siècle; les grands textes et, de plus en plus, des textes de second rayon sont maintenant accessibles au public cultivé. Les efforts des chercheurs et la réceptivité de quelques maisons d'édition sont à l'origine de cette activité éditoriale. Il n'en fallait pas moins pour que le siècle de Louis XV, ou plutôt son image, se dégageât lentement des décombres des idées reçues. L'anthologie en deux volumes de Jacqueline Hellegouarc'h (Paris: Livre de Poche, 1994) a montré ainsi à quel point la nouvelle brisait le cadre dans lequel l'histoire littéraire a emprisonné une époque réduite à un rationalisme ennemi du mystère et de la poésie. Ne serait-ce que par son ampleur et sa variété, le choix présenté par Henri Coulet nous invite encore plus impérativement à contester cette vision des choses. Quatre-vingt-sept textes s'échelonnant de 1704 à 1795 distribuent l'intérêt entre des écrivains célèbres et d'autres qui le sont moins, sans négliger l'important apport des anonymes. On y trouve de la poésie et du mystère, pour ne pas parler d'autres registres, qui vont de la fantaisie à l'humour, en passant par le trivial, le macabre ou l'absurde. Le lecteur traverse le siècle en suivant un itinéraire inaccoutumé, qui l'éloigne volontiers des poncifs, voire des thèmes traditionnellement associés à la philosophie des lumières. Il découvre des formes d'écriture libérées des contraintes qu'impose le bon ton, des points de vue nouveaux, étonnamment concrets, sur la société et les êtres, défiant la chronologie. À titre d'exemple, l'éditeur signale la parenté entre les récits de Mme de Villeneuve et l'univers de Dickens (p. 1359). Certains textes (*Histoire de Catherine Cuisson, qui colportait*, de Caylus) contiennent des traits d'un réalisme balzacien; d'autres (*Relations du Royaume de Candavia*, d'auteur inconnu) annoncent le surréalisme; d'autres sont des contes populaires qui échappent, comme tels, à toute périodisation (*L'Origine de Misère*, par le Sieur de La Rivière).

Il serait ardu de classer ces récits d'après les critères des modes narratifs et des styles. Les procédés et les techniques ayant marqué l'évolution du roman enrichissent semblablement la nouvelle: chronique historique, confession intime, dialogue, allégorie, échange de lettres, effusion lyrique servent à l'expression des idées, à l'évocation des sentiments ou à la mise en place de l'intrigue. Ici, le mélange de la prose et des vers (*L'Enchanteur Faustus*, d'Antoine Hamilton) semble un lointain écho du genre archaïque de la chantefable; là, le cadre exotique annonciateur du romantisme devient prétexte à la remise en question des valeurs de la civilisation (*La Chaumière indienne*, de Bernardin de Saint-Pierre), tandis que le recours à la fable facilite ailleurs l'exposé de thèses philosophiques (*Pigmalion ou la statue animée*, par Boureau-Deslandes). On isolera en revanche plus facilement dans la masse des récits des situations et des thèmes récurrents dont l'intérêt n'est pas seulement littéraire, mais sociologique. L'arrogance cynique de certains nobles, leur mépris révoltant des classes inférieures, la tyrannie des parents qui ne reculent devant aucune brutalité pour contraindre leurs héritiers à l'obéissance et leur imposer des mariages placés sous le signe de la cupidité, les vœux monastiques

forcés fournissent certes des moyens de tenir les lecteurs en haleine, en les apitoyant sur le sort des victimes; ces particularités sont néanmoins aussi révélatrices des plaies qui affligent la société du temps, en attendant d'attirer sur elle la catastrophe finale.

Un certains nombre de principes formels ont, en tout état de cause, guidé Henri Coulet dans le choix des nouvelles. Ce choix postulait une distinction entre récits longs et récits courts. «La publication d'un texte dans un périodique, où la place lui est obligatoirement limitée; la présence d'un texte dans un recueil de récits, quand ces récits sont assez nombreux» sont des signes de leur appartenance à la seconde catégorie (p. 25). À cette exigence, l'éditeur en ajoute d'autres liées à l'usage du mot «nouvelle» et de plusieurs termes de son entourage sémantique: «conte», «histoire», «anecdote», «aventure», «galanterie». Bien qu'une grande confusion règne dans ces dénominations, parfois complétées par des qualificatifs («nouvelle espagnole», «anecdote amusante» ...), comme l'indique Coulet dans sa substantielle «Introduction», des constantes apparaissent, lesquelles contribuent à situer la nouvelle par rapport au conte. Ce dernier genre «suppose» en effet «un narrateur qui intervient dans le récit ou dont le style a un caractère oral» (p. 19), alors que dans la nouvelle, ce narrateur, même s'il parle de lui-même, «prend garde que l'émotion [...] ne déborde de l'action et des relations entre les personnages et n'influence son énoncé» (p. 25). Coulet insiste aussi sur les affinités existant «entre le récit court inventé et l'article de journal, entre la nouvelle-fiction et la nouvelle-événement récent» (p. 28). Considérée comme un genre mineur, la nouvelle est «facile à lire» et ne retient pas longtemps l'attention; d'où les redécoupages et les reprises sous de nouveaux titres de textes déjà connus des lecteurs (p. 21). La parenté avec l'article de journal se découvre dans la volonté de présenter comme authentiques des faits imaginaires «sauf s'il s'agit d'une allégorie, d'un conte merveilleux, d'une bouffonnerie ou d'une parodie» (p. 27), et de porter l'accent sur la singularité de ces faits (p. 39). Enfin, la nouvelle différerait du conte par la moindre importance accordée à l'«élégance» et au «piquant» du style et le soin donné à la composition, en principe subordonnée au «suspens final» (pp. 39, xl).

À ces remarques introductives s'attelle une «Chronologie» utile pour replacer les œuvres dans la trame des événements historiques et littéraires. Une «Note sur la présente édition» apporte des limitations supplémentaires au corpus de l'anthologie. La politique adoptée est de ne garder que des textes «complets et indépendants», c'est-à-dire dépourvus de toute référence à un récit dont ils feraient structurellement partie. Sont par ailleurs exclus «les récits érotiques et libertins» de même que «les contes fantastiques et merveilleux», accessibles dans d'autres recueils; Voltaire et Diderot, considérés comme des cas à part, inimitables ou inimités (mais l'éditeur s'autorise une exception avec *Mystification*); les contes versifiés. Heureusement appliquées avec souplesse, ces règles n'empêchent pas l'éclectisme. La question des genres reste entière, malgré la moisson des observations et les repères proposés ; les œuvres reproduites ne contiennent pas, tant s'en faut, dans leur totalité, les caractéristiques annoncées, et plusieurs d'entre elles sont nommément des contes. Qui s'en plaindra, lorsque le résultat est de faire aimer la littérature? Celle du XVIIIe siècle est admirablement servie dans ce volume qui accomplit le

miracle de concilier l'abondance et la qualité. Des surprises sans nombre attendent le lecteur au détour du chemin, certaines divines. Faut-il citer l'*Histoire de Camille*, *Les Trois Infortunés* de Bastide, *La Femme comme il y en a beaucoup* attribué à Mme de Puisieux, les nouvelles plus connues de Mme Riccoboni? Les récits de moindre valeur, que gâte, par exemple, l'empesage néo-classique (Meusnier de Querlon), la sensiblerie (Baculard d'Arnaud) ou la langue de bois révolutionnaire (Camus-Daras) comblent du moins les curieux tout en étant représentatifs d'une période et d'un état d'esprit.

Le texte retenu est celui «des éditions originales ou celui des éditions revues par les auteurs eux-mêmes» (p. liv). Si l'orthographe est modernisée dans le souci d'éviter les disparates, la typographie normalisée quant à l'emploi des majuscules, l'éditeur conserve la ponctuation, malgré quelques adaptations nécessaires, ainsi que la grammaire et la syntaxe: la «Note sur la présente édition» expose les différences entre ces aspects de la langue écrite et l'usage actuel. Des appendices rassemblent des extraits d'écrits théoriques fertiles en renseignements sur les intentions des écrivains. Des notices sur les auteurs et les œuvres, des notes explicatives sur la langue, la vie quotidienne, l'histoire, la société, des indications sur les variantes, des rappels bibliographiques complètent ce monument d'érudition et de finesse. «Index des notes de langue» en fin de volume.

Jean Terrasse
Université McGill

Please note that pagination within this pdf file does not correspond to the pagination in the print version of this issue of *Eighteenth-Century Fiction*, published in January 2003.